L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 7 AOUT 1877. 50me Année.

DUFOUR & LIMET, PROPRIETAIRES-EDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS. MARDI MATIN 7 AOUT.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par D. E. Morphy & Son, sur la Levée, au pied de la rue Poydras—saindoux, farine, huile, savons, amidon, bacon, gru, verrerie, etc.

Articles avariés.—Voir l'annonce d'encan de D. E. Morphy & Son.

Phénomènes économiques.

Les Etats-Unis ont bati en moins d'un demi-siècle autant de villes, grandes et petites, que toute nation européenne, d'une population égale à la leur, en a construit en cinq cents ans. Ils ont bâti, en agissant ainsi à une nécessité, puisque dans la même période de temps, leur population a décuplé. Mais il est arrivé qu'ils ont dépassé la mesure et comme le mouvement d'accroissement de la population s'est ralenti, par suite principalement de la diminution dans l'immigration, il doit forcément se produire un temps d'arrêt dans la construction des bâtisses urbaines.

L'immense quantité d'ouvriers en bâtiment que la demande croissante pour ce genre d'industrie, avait fait créer, se trouve donc en grande partie sans ouvrage et obligée de chercher momentanément de l'emploi soit dans d'autres industries, soit à la campagne. Il s'est produit une telle baisse dans la main d'œuvre pour ce genre de travail que les entrepreneurs anglais font venir maintenant des maçons et des charpentiers des Etats-Unis. C'est le courant de l'immigration renversé. C'est là, cependant, un phénomène qui ne saurait être de longue durée.

Il faudra forcément que le Congrès adopte des mesures propres à faciliter la mise en culture des terres qui restent disponibles. Nous verrons avant peu se reformer un grand courant colonisateur vers l'Ouest et le Sud, et les guerres et les perturbations qui bouleverseront infailliblement l'Europe dans un avenir prochain, ramèneront vers nous le flot de l'immigration. Les vides qui se feront dans les villes seront remplaçés facilement, et il arrivera que les besoins créés par un accroissement dans les populations rurales, répondront aux moyens et aux ressources des villes comme marchés d'échange et y ramèneront le travail avec la prospérité.

Il se produira d'autres crises assurément, car la leçon que les américains viennent de recevoir, ne suffire pas à leur enseigner tout d'un coup, les lois économiques méconnues par eux, mais il y aura forcément une reprise du mouvement ascensionnel dans la production agricole qui profitera aux villes et rétablira momentanément du moins l'équilibre.

Le fait du courant d'immigration en sens contraire à celui qui s'est produit jusqu'ici, n'en est pas moins curieux à étudier. Il inspire au *World* des réflexions justes sous certains rapports, mais nous ne pouvons partager la surprise et l'indignation que cause à notre confrère un phénomène économique naturel et dont la cause indiquée plus haut s'explique d'elle-même.

Le *World* s'exprime ainsi à ce sujet :

Cinquante charpentiers sont partis hier de New York pour l'Angleterre. Ils ont un contrat avec une maison d'entrepreneurs en bâtiments de Manchester, qui leur assure six mois de travail à raison de 3½ pence l'heure. Ces hommes ne sont qu'un détachement. Les constructeurs de Manchester ont prescrit à leur agent ici de leur envoyer de deux à trois cents ouvriers. Le but de ces constructeurs est, dit-on, de déjouer une grève des charpentiers de Manchester, en employant des ouvriers américains à un salaire inférieur à celui que les charpentiers anglais veulent accepter. La mesure, jusqu'à présent, semble temporaire, mais il est à noter que de 150 maçons, partis l'an dernier pour l'Angleterre à de semblables conditions, six seulement sont revenus.

Cette nouvelle a un rapport évident avec les récentes grèves. Quand les ouvriers américains peuvent obtenir de meilleurs salaires en Angleterre que dans leur pays, et qu'ils consentent à accepter les salaires que les ouvriers anglais refusent, les grèves ici ne peuvent pas faire grand bien. La maladie, quelle qu'elle soit, est trop enracinée pour être traitée par de telles remèdes. Le cas des charpentiers est différent de celui des chemins de fer.

Un chemin de fer emploie à peu près le même nombre d'ouvriers, que les temps soient bons ou mauvais. Il faut les mêmes hommes pour conduire un train, soit qu'il soit chargé d'un fret rémunérateur, ou qu'il n'y ait qu'une demi-charge, ou que le transport de sa charge soit onéreux, de même qu'il en coûte autant pour manœuvrer un navire quand il retourne chez lui avec une riche cargaison ou quand il s'éloigne sur lest. Si les temps sont durs, on peut se dispenser de quelques hommes, et la position de ces hommes est très fâcheuse, mais la plupart doivent être retenus, et employés de préférence à diminuer d'opérer une diminution générale de leurs salaires. C'est ce qui a été fait, et les grèves en sont le résultat. Mais dans le commerce du bâtiment une crise d'affaires comme la présente produit d'autres effets. La majorité des ouvriers ne trouve de travail à aucun prix. Diviser les travaux de charpente qu'il y a maintenant ici dans le pays entre tous les travailleurs de la partie serait les condamner tous à mourir lentement de faim. Une petite minorité des charpentiers peut faire et fait tout l'ouvrage, et la seule ressource il ne plus grand nombre est d'exercer quelque autre métier qu'ils n'ont pas appris, et qui est en presque aussi mauvaise condition que leur, pour s'éjaliger.

Le départ de ces charpentiers pour l'Angleterre signifie que notre pays est encombré d'ouvriers experts; plus encombré maintenant que l'Angleterre. Il n'y a pas à se tromper sur cette signification, et c'est une chose triste et honteuse. Il y a vingt cinq ans elle aurait été jugée impossible. Même aujourd'hui il y a la une contradiction difficile à expliquer. Notre continent de terres fertiles est encore là, et tant qu'il ne sera pas aussi peuplé que l'Europe, nous resterons un pays neuf, comparé à l'Europe. Dans un pays neuf les ouvriers experts doivent être plus en demande, comparativement à l'offre, que dans un vieux pays; la position de l'ouvrier expert doit être meilleure, son salaire doit être plus élevé. Telle est la condition naturelle. Quand, en dépit de cela, nous voyons les artisans américains aller en Europe, pour améliorer leur sort, la conclusion inévitable est que des restrictions artificielles paralysent nos avantages naturels, et que la libéralité de la Providence est rendue inutile par la folie de l'homme.

C'est la vérité, et c'est une vérité faite pour humiliter tout Américain. En un siècle nous sommes parvenus à réduire la condition d'une classe de travailleurs sur ce continent neuf au dessous du niveau auquel elle a été réduite pendant les mille ans qu'a mis la petite île de la Grande-Bretagne à recevoir la riche humanité qu'elle est aujourd'hui. Ce n'a même pas été l'œuvre d'un siècle, car le mal a été fait en moins de vingt ans. Nous avons gaspillé notre domaine national par des concessions prodigues, au point que les objets de libre accession et de colonisation, pour lesquels la nation décrétait ce domaine, ont virtuellement disparu. Nous avons refusé un travail son premier droit, celui de vendre ses produits sur tous les marchés pour ce qu'ils pourraient rapporter. Nous avons fait cela sous prétexte de protéger le travailleur américain contre la compétition du " travail du pauvre de l'Europe", au bout de quinze ans de cette prodigalité et de cette protection, nous voyons les ouvriers américains accepter avec empressement des salaires dont le travail de pauvre de l'Europe ne veut pas, et nous voyons Pittsburg, si il est tout dépaumée de notre protection rester un jour entier sans défense entre les mains d'un *mob* de travailleurs américains protégés.

Cet état de choses pourra t'être que temporaire. Espérons-le avec ferveur. Il n'est pas le fruit de la nature, mais celui d'un empêchement ignorant et violent des lois de la nature, et il ne passera pas tant que nous n'aurons pas défait ce qui a été si mal fait. Quand la cause sera enlevée, l'effet disparaîtra, mais pas avant. Les législateurs ou les publicistes américains n'ont pas devant eux d'œuvre dont l'importance soit comparable à l'étude des lois économiques applicables à la condition actuelle de ce pays et à la refonte du livre des statuts conformément à ces lois. Nous portons maintenant la peine de notre dédain de ces lois, et des avantages supérieurs à ceux de toute autre nation ne nous ont pas épargné cette pénalité. Nous avons été les dons dans notre prospérité. Si la pauvreté nous tend la sagesse, nous ne retarderons pas le retour de la prospérité en nous chamaillant sur de petites questions de partis de la nature à plus mesquine; et quand elle sera revenue nous ne la reperdrons pas en adhérant aux erreurs et aux folies qui ont humilié notre orgueil et brisé notre force.

Achetez votre charbon aux plus bas taux du marché, chez Hy. J. Montagnet, 167 rue de la Commune.

ARTISTES LOUISIANAIS. — La Louisiane peut déjà se flatter d'avoir donné au monde musical une pléiade d'étoiles du chant: madame Durand-Hithcock, Mlles Fairex, Minnie Hauck, Kate Thayer, Corinne Bouligny et enfin Mme Fleury-Urban qui vient d'être engagée aux Italiens. Comme instrumentistes elle compte le pianiste Gottschalk, sans parler de ceux qui n'ayant pas quitté la Nouvelle-Orléans, n'ont obtenu qu'une réputation locale. D'autres noms s'ajouteront assurément à la liste des illustrations musicales louisianaises. Parmi ceux sur lesquels il est permis de fonder de sérieuses espérances, nous mentionnerons MM. D'Aquin et Joubert, élèves du Conservatoire de Paris, dont nous avons annoncé le retour.

Ces deux jeunes gens ont suivi, depuis trois ans, les Cours du Conservatoire et les progrès qu'ils ont faits sont tels qu'on reconnait à peine les deux écoliers qu'en applaudissait il y a trois ans et dont le talent naissant était plein de promesses. Tous deux sont déjà des virtuoses et nous sommes certain que lorsqu'ils quitteront dans un an, les classes du Conservatoire, ils aborderont la carrière artistique dans les conditions les plus favorables.

M. D'Aquin, en même temps qu'il se perfectionnait, sur la flûte, avec l'ambition de devenir un rival des premiers exécutants, s'est livré à l'étude de la composition et il vient de composer une symphonie qui est un morceau de début réellement remarquable.

Nous avons eu le plaisir d'entendre, dimanche, à la Salle Grunewald, en compagnie de quelques personnes, une répétition de cette symphonie exécutée par MM. Joubert et D'Aquin avec le concours de quelques artistes et nous avons été frappé des qualités brillantes qu'elle révèle dans l'organisation musicale du jeune compositeur. Mais nous nous réservons d'en parler plus longuement après une seconde audition. Cette symphonie sera exécutée dans le cours de la représentation que le Club dramatique louisianais a généreusement offerte à nos jeunes compatriotes. Le monde musical orléanais se fera, nous en sommes convaincu, un devoir de contribuer au succès de cette représentation qui doit avoir lieu du 1er au 8 septembre prochain.

BÉNÉFICE DE M. ROSSI A L'ALCAZAR.— Une soirée extraordinaire doit être donnée jeudi prochain, à 8 heures, à l'Alcazar, au bénéfice d'un des artistes les plus sympathiques de cet établissement, M. J. Rossi. Outre le concours des artistes de l'Alcazar, M. Rossi a obtenu celui de M. Monna, violoncelliste et de chanteurs amateurs déjà connus et appréciés du public, MM. Salomon, Chanchon et Renand. Le spectacle se compoera de deux vaudevilles "L'amour Que qu'c'est qu'c'ça?" et "Une femme qui se grise" et d'un intermède musical, dans lequel MM. Salomon et Rossi chanteront le duo de la *Muette* et le duo de la *Reine de Chypre*, M. Chanchon chantera la romance des *Huguenots* et madame Rossi un air d'*Acteon*.

L'ACADÉMIE JEFFERSON. — L'estimable fondateur de cette institution, si recommandable sous tous les rapports, M. G. F. Lord, annonce par une circulaire, qu'après quarante années de travail assidu, il se retire de la carrière de l'enseignement,—si honorablement parcourue par lui, ajoutera-t-on, — et qu'il recommande à la bienveillance des patrons de l'Académie et de ses anciens élèves, son successeur, M. William Henry. Nous joignons notre recommandation à la sienne, sachant que le nouveau chef de l'Académie Jefferson est un professeur aussi consciencieux et aussi zélé que modeste et convaincu qu'il tiendra à honneur de maintenir la réputation de l'établissement qu'il a remplissait déjà les fonctions de professeur depuis plusieurs années, après y avoir été élevé lui-même.

ECOLE DE NATATION AU LAC.—Le grand et bel établissement de natation installé cette année au lac, à l'extrémité du chemin de fer de la rue du Canal par MM. L. Géry & Co., est une innovation heureuse sur les vieilles cabanes à bains. Il a 150 yards environ de la levée de protection, il offre l'avantage d'une eau claire et d'une excellente exposition à la brise du lac. Les cabines sont spacieuses et les installations confortables. L'école de natation forme un vaste demi-cercle et est divisée en deux parties, une à droite pour les dames et les familles, l'autre à gauche pour les messieurs. Dans l'eau sont établis divers appareils de gymnastique, barres, tourniquets, trapèze, anneaux pour l'usage des baigneurs. Les leçons de natation se donnent dans une chambre, sur le plancher. Le professeur Géry a reconnu que les leçons données à ses élèves faites aux élèves de plus rapides progrès; n'ayant pas la crainte d'enfoncer dans l'eau, ils arrivent bien plus vite à exécuter correctement les mouvements et quand ils sont parvenus à les faire machinalement, ils savent nager.

A l'entrée du pont qui conduit à l'école, et un établissement tenu par l'associé de M. Gery et comprenant une buvette garnie d'excellentes liqueurs et un restaurant d'apparence modeste, mais très proprement tenu et où l'on peut très bien manger et à des prix très modérés.

Les bains du matin sont préférables à ceux du soir et, cependant, l'école est plus fréquentée le soir, mais nous engageons ceux qui aiment l'eau fraîche à aller prendre leurs bains le matin. En partant par le train de six heures, ils peuvent revenir par celui de sept heures et quart et être en ville à huit heures moins le quart, ou en partant à sept heures être de retour à neuf heures moins le quart.

SHADY GROVE HOTEL A BILOXI.—Il y a à Biloxi, comme ailleurs, de bons hôtels, mais nous ne connaissons pas de maison où l'on soit mieux traité qu'au "Shady Grove". M. Urbain Raimbaut qui dirige cet établissement depuis plusieurs années, s'est acquis une réputation méritée parmi les touristes pour les soins et les prévenances dont il entoure ses pensionnaires, pour l'excellence de sa table, le bon ordre qui préside à tous les départements et l'exemplaire régularité du service. Aussi le *Shady Grove* jouit-il d'une légitime popularité parmi les voyageurs.

Construit sur les bords du golfe, dans un endroit charmant, entouré de chênes magnifiques à l'ombre desquels on se réfugie aux heures de grande chaleur on ne saurait désirer une retraite plus agréable pour y passer quelques semaines pendant la saison de la villégiature. M. Raimbaut, pour amuser les loisirs de ses pensionnaires, a une flotille de légers bateaux qui du matin au soir sillonnent la baie.

Nous ajouterons que les voyageurs paient au "Shady Grove" du prix très modéré, que les chambres y sont vastes et parfaitement aérées, et que l'on y est aussi bien qu'on peut l'être hors de chez soi.

L'ARBRE A PLUIE.

Le consul des Etats-Unis de Colombie, dans le département de Loreto, (Pérou) dit, dans une lettre adressée au président Prado, que dans les bois qui avoisinent la ville de Moyobomba il existe un arbre que les hommes du pays appellent Tamia-Caspi (arbre à pluie), dont quelques-unes des qualités sont remarquables.

Il est d'une hauteur d'environ quinze mètres (environ cinquante pieds) quand il atteint sa grandeur naturelle, et un diamètre d'un mètre à la base, et a la propriété d'absorber une immense quantité d'humidité de l'atmosphère,—humidité qu'il concentre et rend sous forme de pluie, en telle abondance que dans beaucoup de cas, le terrain qu'il couvre est transformé en une véritable fondrière ou marais. Cette étrange propriété n'est pas plus remarquable qu'en été, précisément époque à laquelle les rivières ne sont jamais aussi basses et l'eau aussi rare.

Le consul recommande au gouvernement de faire planter l'arbre à pluie dans les régions les plus arides du Pérou, dans l'intérêt des agriculteurs.

BEAUX MEUBLES A BON MARCHÉ—On trouve à la grande fabrique de Jos. B. Hubbard, coin Kemparte et Perdido, d'excellents meubles de salon de chambre à coucher, et de salle à manger, à des prix d'une rare modicité. Allez les examiner

Louisiane.

Nous lisons dans le *Progrès* de Terrebonne :

Les récoltes sont très bonnes dans toute la paroisse, comparées à ce qu'elles promettaient au commencement de l'année. Quoique les cannes à sucre soient peut être plus courtes qu'elles sont généralement, cependant elle sont très épaisses, poussent avec une vigueur extraordinaire avec les pluies fréquentes que nous avons eu dernièrement, et sont d'une couleur très verte et très riche. Notre récolte de cannes sera aussi bonne et aussi productive dans cette paroisse qu'elle a été l'année dernière. Les souches qui promettaient très peu au commencement de la saison, font maintenant très bien.

Lundi à l'arrivée des chars de Morgan au Lafourche Crossing, trois passagers descendirent des chars pour se rafraîchir. Dans l'intervalle, le conducteur donna le signal du départ et le train se mit en mouvement. Nos voyageurs coururent pour le rejoindre, mais après une course inutile de quelques arpents, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. L'un d'eux, qui n'avait pu les suivre, et qui s'était arrêté à mi-chemin, fut retrouvé mort par ses compagnons de voyage.

Le juge de paix de Thibodaux, agissant comme coroner fut appelé en toute hâte pour faire la levée du corps. Il résulte de son enquête que le défunt est mort d'une congestion cérébrale occasionnée par le soleil. Ses papiers nous font le connaître comme étant le Rév. Joseph Specht, prêtre missionnaire, natif de Varsovie, Pologne, venant du Nebraska et se rendant à San Antonio, Texas, où il était appelé pour desservir une église catholique.

Son corps ramené à Thibodaux, a été inhumé à l'église St-Joseph par les soins des personnes charitables de cette localité.

Nous lisons dans le *Pélican*, de la Pointe-Coupée :

Quelques planteurs de cette paroisse ont déjà commencé la cueillette du coton.

M. Charles Parlange avait récolté jusqu'à jeudi dernier de ses ruches, 75 barils de miel. Il pense arriver au chiffre de 150 barils cette saison. L'année dernière il a expédié sur différents marchés 89 barils. Il a près de 400 ruches en bon état.

L'*Observateur*, de Pointe à la Hache, relate que la foudre est tombée sur l'écurie de l'habitation Woolland, appartenant à M. Bradish Johnson, et a tué sept mulets et blessé plus ou moins 17 autres.

Le même journal dit que le 23 juillet, un nommé — a été arrêté pour avoir assailli et dangereusement blessé le professeur Madden, à bord d'un bateau à vapeur qui revenait des Passes.

LA FRATERNITÉ DES INGÉNIEURS ET LES GRÈVES.—Nous lisons dans le *Messager franco américain* :

Le *Herald* publie une longue lettre que lui a adressé de Cleveland M. Arthur, reconnu comme chef de la Société fraternelle des Mécaniciens de locomotives. Cette Société se compose de cent-quatre-vingt-douze groupes, comptant en toutes trente mille membres et possède un fonds de près de $500,000. Elle a pour principaux objets de donner à ses membres des assurances sur la vie et de garantir à la famille de celui qui meurt ou devient incapable de travailler une somme de $3,000. La Société a déja payé près d'un million de dollars d'assurances et environ cinquante mille du lars à ceux de ses membres qui se trouvaient dans le besoin.

La Société se déclare en principe opposée aux grèves et fait des efforts pour régler à l'amiable les différends qui peuvent s'élever entre les compagnies et les employés. M. Arthur dit qu'elle pouvait sympathiser avec les grévistes dans les dernières contestations, l'on approuve dans leur refus de travail et même dans les efforts qu'ils faisaient pacifiquement pour empêcher d'autres ouvriers de prendre leur place, mais que du moment où ils avaient recours à la violence pour arriver à leurs fins ils perdaient tout droit à la sympathie publique et méritaient d'être traités comme des brigands. Ils sont, ajoute-t-il, des victimes de la part d'une somme qui représente une société de travailleurs; mais on ne peut lui en faire un crime, car il comprend que l'ordre et le respect de la loi sont les premiers besoins du travail.

Dans la seconde partie de sa lettre, M. Arthur formule des récriminations très énergiques contre les compagnies de chemins de fer, qu'il accuse de la brutale et injustifiée inhumanité à l'égard des ouvriers et d'extravagances dans leurs entreprises. Il y a probablement beaucoup de vérité dans tous ces reproches à faire aux chemins. M. Arthur a dit franchement sa pensée aux ouvriers, il n'y avait pas de raison pour que il la dissimulât à propos des capitalistes. Espérons que les uns et les autres en feront leur profit.

LE BULLETIN DES COMMUNES. — Aux journaux gambettistes qui jettent feu et flammes contre le *Bulletin des Communes*, les journaux conservateurs répondent que ce bulletin n'est que la continuation du *Bulletin de la République française*, fondé par Gambetta.

A ce propos, le *François* rappelle très opportunément les termes de la fameuse circulaire adressée aux préfets, le 12 novembre 1870, par le dictateur de Tours, au sujet du Bulletin de la République française.

"Le gouvernement de la Défense nationale a Tours n'est proposé de répondre dans toutes les communes de la République, des actes officiels et d'aider à l'instruction politique du peuple.

"D'ailleurs, pour assurer au Bulletin de la République une publicité plus certaine et plus efficace encore, j'ai adopté la résolution suivante:

"Tous les dimanches, obligatoirement, et même plusieurs fois dans le cours de la semaine, s'il se peut, dans chacune de chaque commune devra lire aux habitants réunis, soit à la mairie, soit dans l'école, les principaux articles insérés au Bulletin de la République. Les populations devront être prévenues du lieu, du jour et de l'heure choisis pour lectures. L'Instituteur s'attachera particulièrement à donner gratuitement à ceux des articles de doctrine ou d'histoire dont la rédaction a pour objet d'éclairer l'esprit du peuple, de lui enseigner ses droits politiques et sociaux, ainsi bien que les devoirs qui en découlent, de faire, et de démontrer cette vérité essentielle que la République seule peut assurer par ses institutions la liberté, la grandeur et l'avenir de la France.

"Je n'ai pas besoin de faire ressortir la haute importance de cette propagande éminemment moralisatrice. Pendant vingt ans, l'empire a systématiquement travaillé à entretenir le peuple dans l'ignorance et à le corrompre, afin de faire de l'instrument de son despotisme. C'est à nous de relever l'âme de la nation, d'y développer les idées de justice et d'indépendance, le sentiment du patriotisme, les vertus civiques, et de prévenir, par cette régénération intellectuelle et morale, le retour des lamentables catastrophes qui accablent en ce moment la France.

"Je me plais donc que vous inviter à vous concerter immédiatement avec les autorités chargées de représenter l'instruction publique, pour que les maires et les instituteurs reçoivent sans aucun retard toutes les instructions à ce sujet.

"Vous me ferez part, d'une manière spéciale, de la suite qui aura été donnée à la présente circulaire.

"Le ministre de l'intérieur,

" LÉON GAMBETTA."

CANONS ANCIENS SE CHARGEANT PAR LA CULASSE.—Tous ceux qui ont visité l'arsenal de Brest ont dû remarquer un petit canon se chargeant par la culasse qui a été trouvé à Fort de France et dont la date remonte au règne de Louis XIV. Voici ce que dit le *Courrier des Etats Unis* sur des canons du même genre trouvés dans l'isthme de Darien.

Rien n'est nouveau sous le soleil, pas même les canons se chargeant par la culasse!

Il reste aujourd'hui bien peu de personnes de notre génération ayant visité les ruines de Cana, dans le Darien, près des sources de la *Tayra*; c'est à Cana que l'on trouve quelques petits canons de bronze, laissés là par des Espagnols, pour armer des fortifications dont on retrouve à peine les traces. Ces canons, du plus beau bronze, ont trois pieds de long et pèsent 120 livres. Ils sont en parfait état de conservation et paraissent avoir peu servi; on y voit les inscriptions suivantes. Sur la plate-bande de culasse: "Pièce faite par Joseph Barnola, de Barcelone, 1744." Sur l'un des tourillons est marqué le poids, sur l'autre on a écrit: "Vivre bronze."

A la tranche de la bouche sont les armes de l'Espagne: deux châteaux et deux lions rampant sur champ d'azur; un peu plus loin le nom de la pièce; tous ces canons portent des noms de poisons.

Mais ce qu'il y a de plus singulier dans ces canons, c'est que tous se chargent par la culasse. Un espace de dix pouces de profondeur, forme, à partir du bouton de culasse, la chambre où le chargeur venait placer la poudre et les petits projectiles; la culasse, étroitement fermée, et assujettie au moyen de coins et de boulons, passant par des trous rectangulaires pratiqués sur les côtés de la chambre. Cette installation laisse sans doute à désirer; elle n'en prouve pas moins que l'idée du chargement par la culasse n'est pas non vaile et que nous, ne faisons que perfectionner ce que nos pères ont inventé.

Cana se trouvait sur le chemin de la dernière expédition française d'exploration; le lieutenant de vaisseau Wyse, qui la commandait, a visité ces ruines et a dû rapporter en France une de ces pièces, qui porte le nom de: *El Moro*.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Départs.

Partis hier soir par le chemin de fer de Mobile :

F. Stringer, Mme Chas. Lallande et famille, J. L. Cross, Henry Frank, J. P. R. Stone et famille, pour New York; F. Mix et P. Wagner pour St-Louis; Rév. J. P. Mendis et dame pour Savannah; T. J. Irvine et famille pour Warm Springs, N. C. Miss Jennie Ducayet, Wytherille, G. Wessels, pour Philadelphie; Mme W. E. Kennedy et Mlle Anna Cenas pour Charlottsville et N. D. Coleman et dame, Breaux Underhill, W. A. S. Wheeler et L. Brulard pour l'Est. Les personnes dont les noms suivent sont partis dimanche 5 août: Benj. Andrews, W. B. Mead et dame, J. Kaufman pour New York; W. H. Beanhan, pour St-Louis; H. Brown pour Louisville; Caswell P. Ellis pour Blounte Springs; J. Gibson pour Charlottsville; Benj. O'Donnell pour Atlanta; J. Riviere et famille pour Warm Springs, N. C. Aussi, lundi après midi: Mrs. Mumford, miss Lillie Marshall et miss Fortier pour Gainsville, Geo.

Retour du Maire.

M. Pilsbury était samedi soir de retour de Chicago et a repris ses fonctions hier matin. Il dit que les affaires sont très languissantes au Nord et qu'à tout prendre c'est encore la Nlle-Orléans qui souffre le moins de toutes les grandes villes des E.-U. On se plaint partout des administrations municipales représentatives et l'on est tenté d'avoir recours au système des bureaux. L'impression aujourd'hui est que les compagnies de chemins de fer seront forcées d'élever leur tarif de fret, ce qui rendra prendre le chemin de la vallée du Mississippi et la voie du fleuve pour toutes les matières encombrantes.

La présence du maire va ramener sur le tapis la résolution de M. Mc Gaffey pour une enquête sur les divers départements du gouvernement de la ville. A ce sujet, le maire paraît avoir les mêmes vues que M. Denis. Une enquête commerait de $10,000 à $15,000 et n'aboutirait à rien. M. Pilsbury dit que chaque nouvelle administration fait nécessairement une enquête sur les affaires de celle qui l'a précédée et s'il y a eu des irrégularités, elles ne peuvent échapper.

Hier matin, un comité d'ouvriers boulangers est allé prévenir le maire qu'un meeting de cette organisation était convoqué, rue Bienville 51, pour mercredi. La société a préparé des propositions. Elle prétend qu'il y a, pour les boulangers, un profit de cinq piastres par baril de farine, et que le travail aurait droit à un juste retour de $2 pour chaque baril et demi de farine mise en pain. Cet arrangement, disent les ouvriers, laisserait une large marge pour d'autres frais et en même temps satisferait la société. Ce qui cause la dépression du prix du travail, c'est la vente faite chaque jour par les maîtres boulangers aux grocers dont le bénéfice est de 40 0/0, quand un bénéfice de moitié serait bien suffisant.

Bureau de Conversion.

Le Bureau de conversion s'est réuni hier à midi et demi et a converti environ $900,000 des émissions de levées déclarées convertibles par la Cour Suprême. Les demandes de MM. Forstalls Sons s'élevaient à $475,000.

Assistaient à la séance le Gouverneur, l'Auditeur, l'Orateur de la Chambre, l'agent fiscal et le Trésorier.

Une autre version sur les Bons d'Etat.

Dans la séance d'hier du Bureau de conversion, le gouverneur Nicholls a dit qu'il avait une copie des décrets de la Cour Suprême, mais qu'en ignorait si une nouvelle audition de cause avait été accordée ou non. Il a dit aussi qu'il avait envoyé un message à Mr Marr pour savoir si les décisions étaient finales.

L'orateur Bush a dit alors que les décrets. Dans l'affaire de Forstall, le jugement affirme la légalité de 570 bons de $500 dont l'émission fut faite en vertu de l'acte du 26 février 1875, mais ne dit rien de l'acte de 1887, et, dans l'affaire de Mathers, il affirme la validité de 37 bons de $1,000 de 1865.

Après cette lecture, l'orateur Bush a dit qu'il présenterait une résolution pour ajourner l'affaire de ces bons afin de savoir si les décisions sont finale ou non, et de donner aux membres le temps de se familiariser avec la question.

Le Bons Packard.

Mr. S. B. Packard a été pris de maladie aussitôt après son retour à la Nouvelle-Orléans. Son état est même très grave, dit le *Daily City Item*, et deux médecins, le Dr. Holfinger et le Dr. Lewis, ont été hier soir appelés auprès de lui.

Verdict du Jury.

Le coroner Roche a clos, hier soir, son enquête relative à l'accident fatal survenu au jeune Louis Sincer, le dimanche, 29 du mois dernier, sur le chemin de fer du Nouveau Lac. Les dépositions ayant parfaitement établi que c'est par les roues d'un wagon à bagages sans plateforme que Sincer a été écrasé. Le jury a rendu un verdict exonérant le conducteur du mécanicien de tout blâme et accusant la compagnie de négligence criminelle en s'étant servie d'un semblable wagon pour le transport de ses passagers.

Les Archives de Cours.

Il paraît que les archives de nos cours sont à la merci de tout le monde. Hier, en ouvrant une caisse au bureau de la Seconde Cour de District, a trouvé de vieux papiers entièrement détruits par les rats et l'humidité. Dans des liasses de ancienne cour avaient été mis en morceaux et emportés par les rats qui en avaient fait leurs nids. Ces titres, cependant, sont presque tous de la nature de ceux qui ne conservation aucune valeur. Mais ces liasses sont vieilles, sans doute, mais elles seraient neuves et plus saines que si l'on n'y regardait jamais, elles n'en vaudraient pas mieux pour le conservateur qui les garde. Quant aux rats, ils s'introduisent partout.

Les règles du marché français.

On persiste à se plaindre de l'état de ces règles rues Decatur et Peters, de la rue St Philippe à la rue de l'Hôpital, et tout autour du marché aux légumes. L'infection continue au grand désagrément des habitants et des passants. S'il n'est pas remédié promptement à cet état de choses, les propriétaires de ce quartier se verront dans le cas de s'adresser après des autorités de ville pour obtenir un meilleur nettoyage.

Rapport.

Le voyer de ville rapporte que les entrepreneurs engagés pour nettoyer et réparer les rues ne font pas leur devoir, et qu'à moins qu'il n'y ait une grande amélioration dans l'exécution des dites contrats, il n'approuvera pas leurs comptes.

Gaz.

La diminution de gaz dans l'éclairage de la ville a été causée par la rupture d'une soupape de sortie vendredi. On n'a pas cessé de travailler pour rétablir les choses en ordre et ce n'est que dimanche à 8 heures du soir que le gaz a été réparé et que la clarté artificielle ordinaire a reparu dans les rues de la ville.

Noyés.

Samedi soir sur les 7 heures un jeune garçon blanc, âgé de 15 ans s'est noyé pendant qu'il se baignait dans le fleuve vers le Dry Dock de Valette. Le corps a été retiré bientôt après.

—Dans la même soirée et à peu près à la même heure, M. George Kerns faisait avec ses deux fils, une course sur le fleuve, quand le skif où ils se trouvaient a chaviré. Le plus jeune garçon, âgé de cinq ans, s'est noyé et l'autre a été sauvé par son père.

Rapport mortuaire.

Il est mort à la Nouvelle Orléans pendant la semaine qui a fini dimanche 5 août, 324 personnes, dont 80 du sexe masculin, 54 du sexe féminin, 122 de race blanche, 42 de race de couleur—8 personnes sont mortes de la petite vérole, 19 de la fièvre, 17 de la consomption, 15 d'inflammation cérébrale, 6 d'apoplexie, 2 d'insolation, 4 de pneumonie, 9 de la dysenterie.

Combat entre femmes.

Samedi soir, deux femmes de couleur, nommées Maggie Powell et Susan Deliter, excitées par la jalousie, se sont jetées l'une sur l'autre, rue de la Douane No 201. Maggie, qui est estropiée, sentant qu'elle aurait le dessous, se saisit d'un tabouret et en assena plusieurs coups à son ennemie qui vint au secours. Maggie, effrayée de ces cris, et pensant aussi qu'elle avait frappé assez dur prit la poudre d'escampette et depuis on ne sait ce qu'elle est devenue. Quant à Susan, elle a été transportée à l'hôpital où on a trouvé qu'elle avait une côte cassée, sans compter d'autres lésions; ce qui prouve que le tabouret avait été manié par une main habile.

Tombé mort.

Dimanche matin, à 1 heure, un homme de couleur nommé Archy Foster, est tombé mort chez lui rue Terpsichore, entre les rues Locust et Fréret. Le coroner Roche a fait la levée du corps et a déclaré que la mort avait été causée par une maladie du cœur. Le défunt avait beaucoup bu dans un bal et, en rentrant chez lui, s'était querellé avec sa femme. Saisi de rage, il se jeta sur elle, mais alors il tomba mort à ses pieds. On prétemme que l'effort qu'il avait fait pour tirer sa femme et la jeter à terre, combiné avec l'excès de boisson auquel il s'était livré, a été la cause de sa mort subite.

Respiration artificielle.

Samedi soir, sur les 6 heures, Mme Bleasy, se trouvant très indisposée, prit une forte dose d'opium pour échapper aux souffrances qu'elle éprouvait. Elle perdit bientôt connaissance et parut privée de vie.

Le docteur Thos. Nicholson, qui fut appelé, appliqua sans délai sa méthode de respiration artificielle. Vingt-cinq minutes après, la respiration naturelle revint et la malade empoisonnée reprit connaissance. Le poison fut alors combattu par l'émétique.

C'est le septième cas de personnes mortes en apparence, qui sont revenues à elles et même à la santé, après avoir été soumises à la méthode de respiration artificielle du Dr Nicholson.

Régattes.

Les régattes qui ont eu lieu hier au Nouveau Lac, sous les auspices du club de canotiers "Riverside" ont été fort brillantes et ont attiré tout ce que la Nouvelle-Orléans compte d'admirateurs de ce genre de sport.

La première course d'un mille, alliée et retour, a été gagnée par Mr Jas. O'Donnell, membre du club "Hope" qui a franchi la distance en 15 minutes et 18¾ secondes. En arrivant au but de sa course le vanqueur a été accueilli par les vivats prolongés de la foule.

Le second arrivé a été M. Charles Soniat, du club "St-John". Ce vaillant canotier mérite mieux qu'un compliment banal de notre part, car il a révélé un talent remarquable dans l'art de bien ramer et c'est autant par ses grâces que par son activité qu'il a provoqué les applaudissements de ses spectateurs. M. Soniat a fait de grands progrès depuis sa dernière course en public, et si nos prévisions se réalisent, le vainqueur d'hier aura avant longtemps, en M. Soniat, un redoutable concurrent pour le titre de *champion* de l'Etat.

La seconde course s'est livrée entre les trois canots "Wm Mehle", "Frank Mc Elroy" et "Amelia" montés respectivement par M. Wheless et J. Murphy, J. R. Fitze et Thos. Barrett, T. H. Bayhi et Jas. Connolly. La distance, la même que la première, a été parcourue par MM. Bayhi et Connolly du club St-John, en 14 minutes et 55 secondes.

A la troisième et dernière course, cinq clubs ont pris part: Hope, Riverside, Persévérance, Orléans et Magnolia. La victoire cette fois, s'est déclarée en faveur du canot du club Hope, le Nettie Norton, monté par quatre rameurs.

Le jouie s'est montré aussi impartiale à l'égard des vainqueurs des deux dernières joutes qu'elle s'était montrée à l'égard de M. O'Donnell, car elle ne leur a pas marchandé ses bravos.

Somme toute, les régattes d'hier ont été fort intéressantes et leur brillant résultat encouragera les amateurs de plaisir qui y ont assisté, à retourner à celles de ce soir, qui, nous assure-t-on, seront plus attrayantes encore que les premières.

De fort parts ont été engagés sur la dernière course, celle d'un mille et demi, pour canots de quatre rameurs, et ce n'est qu'après que dame Vidtoire aura couronné ses élans que l'on pourra constater approximativement, le nombre de billets de cinq Dollars qui auront changé de poches.

TEMPERATURE— 6 août 1877.

Thermomètre de C. Durmanel, opticien.	Fahrenheit.	Centigrade.
6 du matin	82	28
Midi.....	93	34
3 P. M.....	97	36
6 P. M.....	84	31

Pittsburg, Anthracite et Cannel anglais à bas prix chez Hy. J. Montagnet.

—Les journaux de Providence (Rhode Island) rapportent dit le *Messager* que les ateliers de la Providence Iron Company viennent d'être fermés par suite d'un désaccord survenu entre la Compagnie et le gouvernement tur